

## CHAPITRE VII.

### COMMENT VOLTAIRE ARRIVA A L'IDEE DE TOLERANCE.

Il n'est pas facile de tracer le cheminement d'un esprit à travers ses formations intérieures et extérieures jusqu'à la concrétisation d'une pensée, car ~~les facteurs~~<sup>de</sup> si nombreux et <sup>de</sup> si complexes <sup>facteurs</sup>, entrent en jeu qu'on puisse difficilement décider la portée de l'influence de chacun. Toutefois, cette étude est tellement nécessaire si l'on ne veut pas rester seulement au seuil du mystère de la pensée d'un génie. Comme cette étude intéressante peut être en soi une thèse intégrale, il faut limiter le développement de ce chapitre à l'essentiel.

#### 1. Le caractère de Voltaire.

Voltaire dévoua une grande partie de sa vie d'écrivain à combattre le fanatisme et ~~pour~~ promouvoir la tolérance universelle; mais "Par malheur il n'a pas toujours donné lui-même l'exemple de la tolérance." (1) La vie de Voltaire était pleine de paradoxes. Voici comment le marquis de Charost a tracé le portrait de Voltaire:

"M. de Voltaire est au-dessus de la taille des grands hommes, c'est-à-dire un peu au-dessous de la médiocre; il est maigre, d'un tempérament sec; il a la bile brûlée, le visage décharné, l'air spirituel et caustique, les yeux étincelants et malins. Tout le feu que vous trouvez dans ses ouvrages, il l'a dans son action; vif jusqu'à l'étourderie, c'est une ardeur qui va et qui vient, qui vous éblouit et qui pétille. Un homme

---

<sup>1</sup> André Lagarde et Laurent Michard, "XVIII<sup>e</sup> Siècle," Les Grands Auteurs Français du Programme, Vol. IV (Paris: Bordas, 1964), p. 116.

ainsi constitué ne peut manquer d'être valetudinaire: la lame use le fourreau. Gai par complexion, sérieux par régime, ouvert sans franchise, politique sans finesse, sociable sans amis, il sait le monde et l'oublie. Le matin Aristippe et Diogène, le soir, il aime la grandeur et méprise les grands; il est aisé avec eux, contraint avec ses égaux. Il commence par la politesse, continue par la froideur, finit par le dégoût. Il aime la cour et s'y ennuit; sensible sans attachement, voluptueux sans passion, il ne tient à rien par choix et tient à tout par inconstance; raisonnant sans principes, se raison à ses accès, comme la folie des autres. L'esprit droit, le cœur injuste, il pense et se moque de tout. Libertin sans tempérament, il sait aussi moraliser sans moeurs; vain à l'excès, mais encore plus intéressé, il travaille moins pour la réputation que pour l'argent; il en a faim et soif. Enfin il se presse de travailler pour se presser de vivre. Il était fait pour jouir, il veut amasser. Voilà l'homme." (1)

Par ce caractère paradoxal, Voltaire a tellement besoin de tolérance de la part des autres, mais lui-même provoqua toujours la colère de ses ennemis. Quand il parla de la tolérance, souvent son style fut aussi intolérant qu'intolérant. Pour dire autrement, ~~Voltaire~~, Voltaire était un fanatique de la tolérance. Jean Orieux exprima ainsi son observation:

"Voltaire... est plutôt provoquant -- mais ensuite, il proclame que l'injustice et la calomnie s'acharnent à tort contre lui." (2)

Par cela il était très partial et exagéré dans ses traités, <sup>et aussi</sup> surtout quand il s'agissait de la tolérance. Il faut, donc, le lire avec l'esprit critique. Jean Orieux a observé encore:

<sup>1</sup>Cité par Albert Chérel dans De Télémaque à Candide, T.VI d'Histoire de la Littérature Française, dirigé par J. Calvet, (Paris: del Duca, 1958), p. 348.

<sup>2</sup>Jean Orieux, Voltaire ou la Royauté de l'Esprit (Paris: Flammarion, 1966), p. 589.

"Voltaire blâmait les Français de ces meurs injustes et barbares -- et pour leur faire honte il faisait l'éloge de l'Angleterre où tout n'était que douceur, justice et tolérance, etc." (1)

L'idée de la tolérance chez Voltaire n'était <sup>donc</sup> pas, ~~donc~~, le résultat d'une pratique vécue; néanmoins on ne peut dire qu'elle n'était pas sa conviction personnelle -- c'est encore un autre paradoxe! Mais c'était le caractère d'un grand maître de la tolérance. On tâchera de débrouiller un peu ce mystère dans un homme de génie, de diversité et de tempérament comme Voltaire.

## 2. L'ambiance sociale de Voltaire.

Le XVIII<sup>e</sup> siècle est distingué par Méthivier comme "Le siècle de la raison et de la tolérance... Il a voulu triompher du fanatisme par les lumières, libérer le sol du joug féodal, promouvoir le sujet en citoyen, faire revenir comme un métal dégorgé des scories aigres et impures, le peuple français à son innocence primitive." (2)

Le siècle précédent, surtout durant le règne du Roi Soleil -- Louis XIV -- voyait l'apogée de l'Absolutisme monarchique et chrétien en France, par la collaboration entre la Royauté et l'Eglise pour entretenir réciproquement leur pouvoir. La mort de Louis XIV marqua une nouvelle ère, car,

<sup>1</sup> Ibid., p. 187.

<sup>2</sup> Hubert Méthivier, Le Siècle de Louis XV, N° 1229 de la collection Que Sais-je? (Paris: Presses Universitaires de France, 1966), p. 126.

selon les paroles de Jules Bertaud:

"Le sort de Louis XIV a délié les langues... on prend intérêt à la chose publique, et, tour à tour, on y parle de guerre et de diplomatie, de politique et de finances, d'histoire et de religion." (1)

Voltaire est un des génies qui sont nés adaptés à leur temps. Il était capable, donc, de développer et d'exercer son génie dans toute <sup>son</sup> ampleur.

"Batailleur-né... Partout il paraît en maître... il met sa marque à tout ce qu'il touche." (2)

Le rôle de Voltaire, comme nous l'avons vu, n'était pas d'inventer, mais de recueillir les intérêts de son temps et de les vulgariser avec génie.

"Voltaire écoute attentivement. Toutes ces questions auxquelles l'homme de lettres était demeuré jusqu'alors étranger, sinon peut-être indifférent, il en comprend tout l'intérêt, et, pour le faire comprendre à tous ceux qu'elles touchent, disons le mot, pour le vulgariser, il pense qu'il dispose de l'outil universel: la littérature qui n'était qu'un art, n'a qu'à vouloir, sans cesser d'en être un, pour devenir une arme." (3)

Ce génie de Voltaire était facilité par plusieurs facteurs sans lesquels il n'aurait pas eu l'opportunité de se développer et aurait été enseveli inaperçu sous les fatras de l'histoire humaine. Le facteur le plus important était l'attitude anticléricale de la puissante bourgeoisie d'alors: "frondeurs par naissance, anticléricaux par principe" (4),

<sup>1</sup>Jules Bertaud, La Vie Littéraire en France au XVIII<sup>e</sup> Siècle (Paris: Editions Jules Tallandier, 1954), p. 8.

<sup>2</sup>Ibid., pp. 8-9.

<sup>3</sup>Ibid., p. 8.

<sup>4</sup>Ibid., p. 11.

et qui ont pris de plus en plus la place de la noblesse et du clergé dans la politique du pays.

C'est pourquoi Voltaire osa critiquer ouvertement le christianisme et surtout l'Eglise catholique. Il toucha rarement à la royauté et en ces cas il le fit toujours avec précaution, car "le souverain peut être plus ou moins aimé, la royauté est toujours vénérée et par toute la nation qui a l'impression que, sans elle, tout est perdu." (1) Mais Voltaire savait bien que l'absolutisme royal était étroitement lié à l'absolutisme ecclésiastique. S'il pouvait, donc, discréditer l'autorité de l'Eglise, celle de la royauté aurait été ébranlée tôt ou tard. Cependant son tempérament violent ne lui procura pas toujours les précautions nécessaires.

L'idée de la tolérance n'était pas nouvelle au temps de Voltaire. Ce problème fut discuté chaleureusement au temps de la Réforme et fut favorisé sincèrement par les humanistes, guidés par Erasme. (2) Beaucoup de sectaires ont parlé de la tolérance pour éviter les persécutions: les apologistes chrétiens sous l'empire romain, Luther et Calvin au début de la Réforme. Mais une fois la secte devenue dominante, on changea de vue sur l'intolérance. Après la Guerre de Religion, les philosophes étaient en général

<sup>1</sup>Ibid., p. 10.

<sup>2</sup>Cf. Joseph Lecler, Histoire de la Tolérance au Siècle de la Réforme, T. I (Paris: Editions Montaigne, 1955), pp. 133-46.

partisans de la tolérance et en exposèrent la raison dans les divers traités. Les précurseurs immédiats de Voltaire sur ce sujet furent Bayle et Fontenelle, dont les traités étaient répandus parmi les intellectuels français et européens. L'idée fut vulgarisée mieux par les Encyclopédistes et surtout par Voltaire.

On peut se demander quel était le facteur qui a favorisé le succès incroyable de ces vulgarisateurs, un succès qui culmina à la Révolution Française. On peut, sans doute, répondre que c'était le changement dans la structure sociale qui a joué le rôle le plus important. Un changement essentiel requiert en général de nouvelles adaptations. Écoutons Henri Berthaut qui décrit avec une précision admirable ce changement et sa conséquence.

"Le XVIII<sup>e</sup> siècle voit s'accomplir dans la vie des peuples des transformations de conséquence incalculable. Le développement du grand commerce, de la grande industrie, du capitalisme, l'élevation de la bourgeoisie, l'accession continue des paysans à la propriété, posent des problèmes économiques et sociaux, que l'on ne peut résoudre dans le cadre du régime existant." (1)

### 3. L'ambiance familiale de Voltaire.

Voltaire naquit en 1694 à Paris dans la famille Arouet. Son père, une fois notaire au Châtelet, était devenu depuis quelques années payeur des épices et receveur des amendes à la Chambre des Comptes. Les parents de sa mère étaient d'une noblesse récente et médiocre. Il fut mis à

---

<sup>1</sup>Henri Berthaut, De Candide à Atala, T. VII d'Histoire de la Littérature Française, dirigée par J. Calvet (Paris: del Duca, 1958), p. 9.

dix ans au Collège Louis-le-Grand où il rencontra quelques fils ou neveux de grands personnages. Probablement depuis lors un complexe d'infériorité de sa naissance fut imprimé dans son sentiment, et une ambition obscure de s'élever dans la société captiva pour toujours son cœur. Il prit en 1719 le nom de Voltaire provenant d'une nouvelle distribution des lettres formant son nom avec  $u = v$  et  $j = i$ . Ainsi Arouet l(e) j(eune) = Voltaire.

On ne sait pas exactement la raison de ce changement, mais Orioux interpréta ainsi:

"Il s'appelle Voltaire parce qu'il ne voulait pas s'appeler Arouet comme son père, ni comme son frère Armand, ni comme tous les autres Arouet. Il aurait voulu apparaître en ce monde comme Minerve et sortir, enfant de génie, du cerveau de l'Être suprême..." (1)

C'est proprement le caractère d'un 'self-made man'!

En tout cas, il prétendit finalement à un titre de noblesse en assumant le nom de M. de Voltaire, quand il publia ses mémoires en 1759, ainsi intitulé: "Mémoires pour servir à la vie de M. de Voltaire". On se souvient aussi que sa mère était fille du greffier royal -- une charge royale mais ne conférant pas la noblesse.

A seize ans Voltaire voulut être "homme de lettres, mais son père lui imposa l'étude du Droit, disant que la profession des lettres "C'est l'état d'un homme qui veut être inutile à la société, à charge à ses parents et qui

---

<sup>1</sup>Jean Orioux, op. cit. p. 53.

veut mourir de faim". (1) Peut-être on peut noter ici une des premières impressions de l'intolérance dans son milieu familial, car il dit plus tard que son père avait un caractère détestable à l'égard de son fils. (2) De fait, son père était irascible à tout le monde. Un jour il se jeta sur son jardinier, et le secouant comme un prunier il lui criait: "Va-t'en coquin, je te souhaite de trouver un maître aussi patient que moi." (3) Si Voltaire détestait l'irascibilité de son père et tâcha de l'en corriger, il en hérita cependant inconsciemment une bonne part.

Son frère aîné, Armand Arouet, était un homme pieux jusqu'au fanatisme. Jean Orieux le décrivit ainsi:

"Armand avait été tonsuré et avait songé à entrer à l'Oratoire. C'était un être singulier, plein de bizarreries, inquiet, d'une dévotion anxieuse et tourmentée. Bien entendu, excessif, fanatique, et donnant dans le Jansénisme frénétique. Il était parmi les convulsionnaires; il lui fallait des miracles! Il se roulait par terre de temps en temps pour attirer la grâce." (4)

Cet exemple vivant du fanatisme aurait joué un rôle important dans la formation des sentiments de défiance, et de haine envers les fanatiques en général, car Orieux continua ainsi sa description d'Armand:

<sup>1</sup>Cité par Jean Orieux, op. cit., p. 74.

<sup>2</sup>Cf. Ibid., p. 75.

<sup>3</sup>Cf. Loc. cit.

<sup>4</sup>Ibid., p. 59.



"Mais, comme il avait de qui tenir, il ne négligeait pas pour autant ses intérêts temporels: il vivait avec son père et sut tirer à lui la majeure partie de l'héritage. Il haïssait François. Un des plus grands chagrins de sa vie fut de mourir sans postérité et de songer qu'une part de ses biens appartiendrait à son frère l'impie! (1)

Voltaire perdit sa mère à l'âge de sept ans.

L'influence éducatif de celle-ci sur Voltaire fut pratiquement insensible. En effet Jean Orioux affirme qu'on ne savait rien d'elle, excepté son jugement tranchant sur l'Art poétique de Boileau: "C'était un bon livre mais un sot homme." (2) Elle n'était pas loin du style voltairien!

#### 4. La formation de l'esprit de Voltaire.

Sa jeunesse passée à Paris le conduit facilement au libertinage. Or un libertin est un ennemi naturel du fanatisme et de l'intolérance, et Voltaire le fut particulièrement, car c'était un ~~un~~ <sup>de génie</sup> génie libertin <sup>A</sup> par excellence!

La première personne qui le conduit dans les chemins du libertinage ne fut ~~pas être~~ un autre que son parrain -- Messire François de Castagnier de Châteauneuf, abbé de Varennes, dont Voltaire soupçonna d'être le bâtard, car il y avait une sympathie peu ordinaire entre le parrain et le filleul. Cet abbé épicurien le guida spirituellement jusqu'à son entrée au collège Louis-le-Grand. Quand Voltaire eut seulement neuf ans, il l'initia à la lecture de la Fontaine et puis aux œuvres licencieuses de J-B. Rousseau.

<sup>1</sup>Loc. cit.

<sup>2</sup>Ibid., p. 60.

Il le conduisit, dès l'âge de dix ans, au salon de Ninon de Lenclos, renommée depuis longtemps pour son libertinage.

Au collège de Louis-le Grand (1704-1711), il apprit des pères Jésuites à haïr le fanatisme des jansénistes, et en même temps l'intolérance de quelques pères de la même compagnie envers les jansénistes. Il apprit de plus le goût classique, l'élégance, le naturel, qui ont été les armes indispensables dans toute sa carrière d'écrivain. Albert Chérel mentionna ces jugements des pères du collège sur Voltaire:

"... eux le nommaient sans trop de reproche 'puer ingeniosus, sed insignis nebulo' / un jeune de génie, mais c'est un vaurien singulier/. Et déjà son confesseur, le P. Pallu, le jugeait devoré de la soif de la célébrité."(1)

Cette soif de célébrité, sans doute, jouait un rôle assez important dans le subconscient de Voltaire en insistant obstinément sur le problème de la tolérance qui était le problème du jour de son temps, comme aujourd'hui on répand l'esprit cosmopolite et réclame la paix universelle.

Or la plus grande école du libertinage à Paris de ce temps c'était le Temple, -- c'était la cathédrale de l'impiété" (2) surtout lorsque le grand prieur de l'Ordre de Malte auquel appartenait le Temple était Philippe de

<sup>1</sup> Albert Chérel, op.cit., p. 349.

<sup>2</sup> Jean Orioux, op. cit., p. 72.

Bourbon-Vendôme, lieutenant-général, plein de courage, brillant, mais ravagé par la débauche: "C'était le grand prêtre du libertinage." (1) Voltaire sous la conduite de l'abbé<sup>de</sup> Châteauneuf y entra à douze ans, et lorsqu'il fut sorti du collège Louis-le-Grand, il en fut conquis, "là, il s'est senti chez lui, parmi ses pairs." (2) Raymond Naves résuma ainsi l'atmosphère du Temple:

"Cette société est épicurienne avec spontanéité, ou plus exactement libertine, de ce libertinage de tradition française qui refuse sans éclat, mais fermement, la pensée chrétienne: un humanisme fondamental confiant dans la nature n'ayant sincèrement pas conscience d'une chute, ni besoin d'une rédemption; une acceptation de la fortune et de la machine humaine, telles qu'elles sont; et avec cela, un souci jaloux de l'indépendance morale en petit comité d'initiés; le tout sans philosophie proprement dite; un salon plus qu'une académie." (3)

On peut voir par là combien ces caractères ont influencé l'idée de tolérance chez Voltaire.

## 5. Les événements qui influencèrent la pensée de Voltaire.

### a. La Hollande.

A l'âge de dix-neuf ans, Voltaire suit comme secrétaire l'ambassade de France à la Haye en Hollande (1713). Ce fut sa première impression de la tolérance. Il fut surpris de voir les réfugiés, expatriés à cause de leur -- religieuses ou bien politiques -- y vivaient librement.

<sup>1</sup>Loc. cit.

<sup>2</sup>Loc. cit.

<sup>3</sup>Raymond Naves, Voltaire (6<sup>e</sup> ed.; Paris: Hatier, 1958), pp. 27-8.

N'oublions pas que la Hollande fut l'asile de Descartes, de Bayle et tant d'autres penseurs libéraux. Certes, Voltaire ne fut pas, au moment, assez mûr pour arriver à la pensée de la tolérance, néanmoins "ce bref séjour, qui précède de treize ans le séjour en Angleterre, lui donne cependant l'avant-goût d'une liberté singulièrement plus tonique et plus riche que la licence non-chalante des Vendôme." (1)

Quand Voltaire y reviendra en 1722, il écrira:

"Je vois des ministres calvinistes, des arminiens, des sociniens, des rabbins, des anabaptistes, qui parlent tous à merveille, et qui, en vérité, ont tous raisons." (2)

b. Saint-Ange et Sully.

Après le retour de Hollande à cause de l'amour de Pimpette, il commença ses expériences de disgrâces et d'exilés pour avoir pris trop de liberté dans ses écrits. En 1714, il publia un poème satirique et vengeur -- le Bourbier -- dans lequel il railla les gens qu'il détestait, parmi lesquels se trouva La Motte, son rival plus heureux que lui. "Son Bourbier lui valut un rayon de gloire, mais pas de très bon aloi." (3) C'est alors que Caumartin le recueillit à Saint-Ange, près de Fontainebleau, pour que le temps dissipât l'orage.

<sup>1</sup> Ibid., p. 29.

<sup>2</sup> Cité par Albert Chérel, op. cit., p. 358.

<sup>3</sup> Jean Orioux, op. cit., p. 88.

Un peu plus tard, au début du nouveau règne dont Philippe d'Orléans était le régent, il y avait des libelles et des couplets, plus ou moins anonymes, plus ou moins licencieux, plus ou moins calomnieux contre le régent et sa famille. Voltaire fut soupçonné d'y avoir mis la main, surtout dans les couplets sur les relations incestueuses que le régent entretenait avec sa fille, la duchesse de Berry. Malgré sa protestation: "Ces vers ne peuvent être de moi, ils sont trop mauvais. On peut m'accuser de tout mais non d'être mauvais écrivain." (1), il fut exilé à Tulle. A la nouvelle, Voltaire poussa un grand cri: "Tulle, c'est la mort." (2) Son père ayant pitié de lui, fit intervenir auprès du Régent pour que Tulle fût changée en Sully-sur-Loire et le duc de Sully, le neveu du frivole abbé Servien, le cloîtra dans son château. Voltaire profita finalement de ces nouvelles expériences de libertinage, car c'était en effet la suite du Temple, mais avec tout le faste de la vie de château, surtout avec de la compagnie féminine. "Avec les fêtes galantes, les "nuits blanches", un enchantement perpétuel; ce cloître est une abbaye de Thélème." (3) Ces expériences ne firent donc pas une impression trop mauvaise, mais l'origine en était toujours l'intolérance.

<sup>1</sup>Cité par Jean Orieux, ibid., p. 94.

<sup>2</sup>Loc. cit.

<sup>3</sup>Raymond Naves, op. cit., p. 30.

Ce qui compta le plus pour lui, c'était la liberté -- de conscience et de voyage. "Je ne suis pas fait pour habiter longtemps le même lieu." (1)

c. La Bastille et la bastonnade.

Son premier séjour à la Bastille qui dura onze mois (1717-1718), fut causé par son avidité de la gloire. Un certain Lebrun écrivit une libelle en vers, très violent contre le régent et l'administration, portant le titre de 'J'ai vu...'. L'auteur exposa tous les abus, les scandales, vrais ou supposés. Voltaire fut fortement soupçonné et il fut lui-même assez imprudent de se vanter d'avoir écrit des vers qui n'étaient pas de lui, uniquement parce que le mouchard lui avait dit qu'ils étaient bons.

"Mais on dit que l'admirable poème des 'J'ai vu' suffirait à faire la gloire de J-B. Rousseau."

"Ah! pour celle-ci elle est de moi, je l'ai composée chez M. de Camartin à la campagne, je vous en montrerai le manuscrit." (2)

Mais on eut plus vite fait d'enfermer l'auteur que de voir son manuscrit: un commissaire de police vint lui présenter le matin du 16 mai 1717 cette lettre de cachet:

"L'intention de S.A.R. est que le sieur Arouet soit arrêté et conduit à la Bastille.

Philipp." (3)

<sup>1</sup>Cité par Orioux, op. cit., p. 95.

<sup>2</sup>Ibid., p. 99.

<sup>3</sup>Ibid., p. 97.

Cette aventure fut seulement un avant-goût de celle beaucoup plus grave en 1726: la bastonnade par les gens du chevalier de Rohan, la protection inefficace de Sully, l'emprisonnement de la victime -- tout cela réveilla en lui le sentiment de l'injustice sociale en France de son temps. Cet événement marqua sa rupture morale avec la bonne société frivole des nobles où il abandonna tout espoir de se faire une place. Ces paroles adressées à son ami Thiériot montrèrent bien son affliction.

"Il y a grande apparence que je ne vous reverrai de ma vie. Il n'y a que peu de choses à faire de ma vie: l'une de la hasarder avec honneur dès que je le pourrai, l'autre de la finir dans l'obscurité d'une retraite qui convient à ma façon de penser, à mes malheurs et à la connaissance que j'ai des hommes." (1)

Il voulut donc oublier sa patrie et ses compatriotes, la société parisienne et ses enchantements, les ducs et les duchesses, les ministres et leurs favorites, la cruauté des inimitiés et la fausseté des amitiés de ce cercle égoïste et luttant chacun pour son mieux. Dans cette détresse, l'appel de l'Angleterre -- ce grand pays de la liberté au XVIII<sup>e</sup> siècle et qu'il connaissait bien par ses écrivains -- fut irrésistible. Il fit donc la demande auprès du Régent de s'exiler le plus tôt possible en Angleterre. "C'est la deuxième naissance", dit Naves. (2)

<sup>1</sup>Cité par Jean Orioux, *ibid.*, p. 173.

<sup>2</sup>Raymond Naves, *op. cit.*, p. 33.

d. L'Angleterre ou l'enthousiasme philosophique.

Voltaire était âgé de trente-deux ans quand il quitta la France pour l'Angleterre où il passa trois années (1726-1729), émerveillé par la liberté de conscience, les pensées libres et les libres propos qu'il y constatait. Jean Orieux juge ainsi l'enthousiasme de Voltaire pour cette découverte d'Angleterre:

"Du premier coup d'oeil, il vit que ces hommes qui paraient étaient de libres citoyens: ils respiraient la joie de la liberté -- et de l'abondance... Il oubliait qu'en Angleterre aussi on bâtonnait les poètes. Le comte de Rochester fit rosser le poète Dryden par son nègre Will; à Paris, les bâtonneurs étaient blancs, à Londres, noirs -- c'est toute la différence. Mais peu importe -- Voltaire était prêt à voir tout en rose." (1)

Selon R. Naves, l'influence anglaise pour Voltaire était plutôt psychologique et imaginaire que réel. "Les trois ans passés en Angleterre ont-ils été décisifs?", demande-t-il. Voltaire, âgé de trente-deux ans quand il quitte la France, avait-il attendu jusque-là pour penser et pour se connaître?"(2)

Naves conclut par là que l'Angleterre n'a rien appris de fondamental à Voltaire, mais elle a libéré son génie. (3)

Au moins, la connaissance parfaite de la langue anglaise et le contact plus proche des oeuvres anglaises, comme celles de Berkeley, Clarke, Locke, Newton, Swift, etc., augmentèrent en lui le goût philosophique et satirique. Il

<sup>1</sup>Jean Orieux, op. cit., p. 174.

<sup>2</sup>Raymond Naves, op. cit., pp. 33-4.

<sup>3</sup>Ibid., p. 34.



dut être frappé profondément surtout par le déisme militant de Clarke et d'autres. En somme, l'Angleterre lui révéla un public capable d'apprécier les pensées qui échappaient aux cadres traditionnels. Il désira que le public français fût aussi capable. Après trois années, il rentra en France avec la tête et un portefeuille bien pleins de matériaux, car il publiera subséquemment -- sans compter plusieurs tragédies -- l'Histoire de Charles XII, Les Lettres Anglaises (ou Les Lettres Philosophiques), Les Remarques sur les Pensées de Pascal, et surtout l'Essai sur les Moeurs qu'il publia en 1756, etc.

c. Les Affaires Lecouvreur, Calas, de la Barre.

Ce qui détermine l'esprit de Voltaire à combattre énergiquement contre l'intolérance et le fanatisme fut les épisodes qu'il a eu sous ses yeux après son retour d'Angleterre.

En 1730, M<sup>lle</sup> Lecouvreur décéda. Elle était la plus grande tragédienne de ce temps et Voltaire l'avait aimée. Le clergé refusa les cérémonies religieuses de la sépulture à cause de sa profession et <sup>de</sup> son manque de pratique des devoirs religieux. Or pour un personnage distingué, qui aura de nombreux invités de marque, ce refus des cérémonies religieuses constituait une diffamation abominable. Voltaire fustigea furieusement cette intolérance.

"Ah! verrai-je toujours ma faible nation,  
 Incertaine en ses vœux, flétrir ce qu'elle admire,  
 Nos mœurs avec nos lois toujours se contredire,  
 Et le Français volage endormi sous l'empire  
 De la superstition?  
 Quoi! n'est-ce donc qu'en Angleterre  
 Que les mortels osent penser?" (1)

L'affaire Calas en 1762 le poussa à écrire le 'Traité sur la Tolérance'. "Il faut sauver la vérité, même si l'on n'a pu sauver la vie de Calas."<sup>(2)</sup> Voltaire put se réjouir de voir à la fin la réhabilitation de la famille Calas. Le roi se hâta de dédommager la famille et la reine, quoique peu encline à congratuler les hérétiques, reçut M<sup>me</sup> Calas et ses filles.

Il vaut la peine de retenir ses raisonnements en cette occasion.

"Enfin voudriez-vous soutenir par des bourreaux la religion d'un Dieu que des bourreaux ont fait périr, et qui n'a prêché que la douceur et la patience?" (3)

"Si vous voulez ressembler à Jésus-Christ, soyez martyrs, et non pas bourreaux." (4)

"L'Écriture nous apprend donc que non seulement Dieu tolérait tous les autres peuples, mais qu'il en avait un soin paternel." (5)

Au moment même où l'affaire Calas s'achevait triomphalement, Voltaire fut informé qu'une autre affaire, de la même sorte, et dans la même région, bouleversait les

<sup>1</sup>Cité par Raymond Naves, *op. cit.*, p. 37.

<sup>2</sup>Jean Orioux, *op. cit.*, p. 575.

<sup>3</sup>Voltaire, "Traité sur la Tolérance," *Mélanges*, p. 601.

<sup>4</sup>*Ibid.*, p. 618.

<sup>5</sup>*Ibid.*, p. 611.

consciencés -- c'était l'affaire Sirven: Sirven se jeta aux genoux de Voltaire et le supplia de n'être pas moins généreux pour lui qu'il ne l'avait été pour les Calas, et Voltaire accepta encore le combat. "Vous voyez les malheurs horribles que le fanatisme." (1)

Le Nord eut aussi son affaire, celle du chevalier de la Barre, en 1766: Voltaire exprima ainsi son sentiment d'inquiétude et d'affliction:

"Je ne vois de tous côtés que les injustices les plus barbares. Calas et le chevalier de la Barre n'apparaissent quelquefois dans mes rêves. On croit que notre siècle n'est que ridicule, il est horrible. La nation passe pour un jolie troupe de singes mais parmi ces singes, il y a des tigres et il y en a toujours eu." (2)

Le matin du 7 août 1765, les habitants d'Abbeville avaient constaté qu'un crucifix placé sur le Pont-Neuf avait été mutilé: un orteil avait été endommagé et quatre coups avaient été portés à ses flancs par un instrument tranchant. On ne savait pas si cela n'était pas causé par un accident. De plus, un autre crucifix placé dans un cimetière avait été souillé d'immondices. On ne connaissait pas les auteurs de ces sacrilèges, mais la police avait reçu l'ordre d'arrêter trois jeunes gens de cette ville, parce qu'ils s'étaient déjà fait remarquer par des fanfaronnades impies et des propos grossiers contre la religion. Gaillard d'Etallonde put s'évader et Moisnel fut sauvé par M. de Belleval.

<sup>1</sup>Cité par Jean Orioux, op. cit., p. 631.

<sup>2</sup>Ibid., pp. 631-2.

Le chevalier de la Barre -- un jeune homme de vingt ans -- resta seul retenu. On découvrit chez lui des livres licentieux et surtout le Dictionnaire Philosophique de Voltaire. Il fut condamné à être décapité pour servir d'exemple aux impies, et ~~peut-être~~ non pas parce qu'il avait été prouvé coupable. Une foule assista à son supplice comme à un spectacle. Le chevalier posa tranquillement sa tête pour faciliter la tâche du bourreau, comme il le lui avait promis.

"Ne crains rien. Je ne placerai bien et ne ferai pas l'enfant."(1)

De Ferney Voltaire s'informait de tous côtés pour savoir comment l'affaire allait tourner. N'oublions pas que le Dictionnaire Philosophique faisait parti des 'évidences'! Ayant appris la sentence de mort, il exprima ainsi son inquiétude:

"Je suis tenté d'aller mourir dans une terre où les hommes soient moins injustes. Je me tais. J'ai trop à dire.

"Il se peut que le règne de la raison et de la vraie religion s'établisse bientôt et qu'il fasse taire l'iniquité et la démençe." (2)

<sup>1</sup>Ibid., p. 634.

<sup>2</sup>Ibid., pp. 634-5.